



Ricerca storica
sull'elemento
identitario:

“I prodotti dei territori caratterizzati da una grande escursione altimetrica”

Comune di Aymavilles

A cura di:
Joseph-César Perrin





Ricerca storica sull'elemento identitario

del Comune di Aymavilles

“I prodotti dei territori caratterizzati da una grande escursione altimetrica”

I

On peut décliner le territoire d'Aymavilles dans le temps et dans l'espace car si l'histoire de cette commune est intéressante et présente de particularités propres par rapport à d'autres, quant au terroir, ses cultures qui varient selon l'altitude en font encore sa richesse.

Habitée depuis la préhistoire – ainsi qu'en font foi les nombreuses incisions rupestres éparses dans plusieurs localités ou les restes de cabanes aux Ételey, puis dominée par les Romains qui ont exploité les carrières de marbre bardiglio pour embellir les monuments de la naissante Augusta Prætoria et qui nous ont laissé en héritage le majestueux et imposant aqueduc du Pont-d'Ael construit l'an 3 avant Jésus Christ, la région fut soumise au bas moyen âge aux nobles De Amavilla et à d'autres familles mineures et depuis 1354 aux Challant et érigée en baronnie vers la moitié du XVI^e siècle.

Le territoire était d'abord divisé en plusieurs quartiers correspondant aux plus gros villages qui pour pourvoir à leurs besoins (routes, ponts, rapports avec les seigneurs, accords communautaires, etc.) élaient des délégués, des prudhommes, des syndics. C'était une première forme d'accession à la démocratie, lente mais constante ; une démocratie directe car c'est l'assemblée des chefs de famille qui élaient annuellement ses représentants. Les différentes communautés furent réunies en 1762 en deux communes, Saint-Léger et Saint-Martin d'Aymavilles, qui en 1783 furent à leur tour finalement unies sous une seule administration. Si cette union facilita la gestion du territoire, d'autre part elle constitua un recul au point de vue de la démocratie car, depuis 1762, le pouvoir de nommer le syndic et ses collaborateurs fut soustrait aux chefs de famille et subit une majeure centralisation car tout était soumis à l'approbation de l'Intendant du duché Aoste.

Si au point de vue des aspects administratifs l'unification des anciennes communautés n'a créé aucun problème et il a même été souhaité, on ne peut pas dire autant au point de vue religieux, car Aymavilles représentait quelque chose d'unique en Vallée d'Aoste. En effet, depuis un temps immémorial, le territoire était divisé en deux paroisses, mais celles-ci n'avaient pas un territoire propre : chaque famille appartenait à l'une ou à l'autre indépendamment du village qu'elle habitait et les deux curés exerçaient une juridiction personnelle. Au cours des siècles cette appartenance avait créé un lien si fort que, quand en 1782 l'Intendant proposa d'unir les deux paroisses en une seule, la dispute éclata entre les paroissiens des deux paroisses. Toutes les innombrables tentatives d'union subirent un éclatant échec et ce n'est qu'en 1926 qu'on parvient à supprimer la paroisse de Saint-Léger pour l'unir à celle de Saint-Martin.

La présence de deux curés, souvent accompagnés d'un vicaire, auxquels il faut ajouter depuis

la moitié du XIX^e siècle le recteur de Vieyes, a été le foyer de la croissance culturelle du pays. Ce sont eux, en effet, qui ont créé les premières écoles et qui ont été les premiers enseignants. L'école communale publique ne viendra que plus tard. C'est le clergé qui, petit à petit, a fait reculer l'analphabétisme grâce aux petites écoles de hameau. La progression de l'alphabétisation a été lente mais progressive grâce à la création d'une école dans tous les villages : les personnes au-dessus de six ans sachant lire et écrire étaient 47 % en 1740, 55 % en 1786, 84 % en 1866. Le taux d'analphabétisation en 1911 n'était plus que du 7 % alors qu'au Piémont il atteignait encore le 11 % et dans certaines régions du Sud il dépassait le 70% ! Le passage des écoles de la commune à l'État sera délétère car celui-ci en diminuera le nombre puis le fascisme supprimera encore neuf classes ne laissant subsister que celles du chef-lieu.

Ce n'est là qu'un bref raccourci d'une histoire riche et captivante.

Et pareillement riche et captivante a été l'histoire économique de ce territoire où à l'agriculture s'unissait dans le passé l'industrie avec ses fonderies de La Val et de Chevril et celle de Ferrière dans la Plaine. Or, la présence d'ouvriers – au début il s'agissait d'éléments étrangers à la communauté – a certainement contribué à faire évoluer la mentalité locale en l'enrichissant par des apports nouveaux.

Cependant, jusqu'à la moitié du XX^e siècle la branche principale de notre économie fut l'agriculture dans ses différentes formes : culture du sol, élevage, arboriculture, voire sylviculture. Et on pourrait parler d'une agriculture "verticale" car elle associait les diverses cultures s'étalant sur les différentes altitudes : prés et vergers dans la plaine, vignobles à mi-côte, pré et champs au-dessus des mille mètres, forêts et pâturages dans la zone supérieure. Jusque vers la moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire avant l'arrivée de la pomme de terre aussi chez nous, la répartition des cultures était la suivante : prés 28,93 %, champs 63,23 %, vignobles 7,84%. Comme l'on peut constater, la surface des champs était le double des prés et cela était dû au fait que dans l'impossibilité d'une rotation des cultures il fallait pratiquer la jachère pour laisser reposer le terrain et par conséquent les champs étaient semés alternativement une année sur deux.

Puisque on vivait encore une période de complète autarcie et chaque famille devait être autosuffisante, chacune d'elles possédait des biens dans ces différentes zones de culture afin de produire et de récolter tout le nécessaire à la survie. Cela obligeait les familles à une continuelle migration de versant, de bas en haut et vice-versa, afin d'exécuter les travaux (labourage, semailles, fenaison et regain, moisson, vendange...) au moment convenable ou de faire paître le bétail à la plaine, au mayen ou à l'alpage. Ce système ne pouvait qu'augmenter les peines du rude labeur du paysan. Mais celui-ci était endurant et il savait supporter les fatigues. Seul l'hiver lui donnait un peu de répit et, alors, les longues *veilla* réunissaient les familles du village à l'étable où les longs bavardages étaient aussi le moyen de transmission, de génération en génération, du savoir-faire, des traditions, de la culture paysanne.

Depuis la moitié du siècle dernier, la modernité a réduit le nombre des agriculteurs et des éleveurs et a effacé la vieille culture paysanne.

II

Si avec son aqueduc romain, sa crypte, ses deux églises et les nombreuses chapelles, son château, Aymavilles attire de plus en plus les touristes, il y dans la commune un endroit particulièrement enchanteur : c'est Ozein, village perché vers les 1350 mètres d'altitude, sur un vaste plateau formé par la glaciation wurmienne. Le terrain travaillé ou déposé par le glacier est riche et assez profond et il a été très tôt cultivé. Les bons rendements ont permis que La Veulla, le noyau primitif surgit là-haut, et les autres agglomérations soient devenues le plus gros village d'Aymavilles abritant, à certaines époques, plus de quatre-cents habitants. Ceux-ci auraient pu vivre en autarcie, mais il leur manquait la vigne. Ainsi, ils avaient quelques petits vignobles et d'autres biens aussi dans la Plaine et ils devaient donc se déplacer au gré des travaux des saisons. C'était un aller et venir continu et ponctuel car les obligations de la campagne ne permettaient pas des retards.

Dès la moitié du XVIII^e siècle le village était pourvu d'une école pour les deux sexes. On ne sait pas quand l'école pour les garçons fut instituée. Celle pour les filles est due à la générosité de Jean-Pierre Favre, curé de Saint-Martin, qui par son testament du 22 mars 1769 légua une rente annuelle à cet effet. Pendant longtemps l'enseignement fut donné par des instituteurs non patentés dans des habitations privées. Puis, en 1878, un autre curé, le chanoine Claude-Joseph Teppex, enfant du pays, donna à la Consorterie d'Ozein une maisonnette délabrée qui fut immédiatement restructurée et deux ans plus tard elle put déjà accueillir les enfants.

Ozein était, dans le passé, le grenier d'Aymavilles et ses grands champs fournissaient une grande quantité de céréales. Cependant, certainement à cause de la pénurie d'eau, le village ne possédait pas de moulins et les habitants devaient donc descendre leurs sacs de blé à la Plaine pour la mouture, ce qui était bien pénible à cause de la distance et de l'état des chemins. Aussi, en 1457, les chefs de famille recoururent au comte de Challant qui leur permit de construire à Ozein même un ou plusieurs moulins. Cela soulageait en partie les peines que les paysans devaient endurer pour se procurer un morceau de pain quotidien. Si un siècle plus tard Ozein comptait neuf moulins, aujourd'hui il ne lui en reste qu'un seul. Et, de plus, sa meule est silencieuse car les champs ondoyant d'épis blonds ont lentement disparu au cours du dernier quart du siècle passé.

À Ozein les fours ont certainement précédé les moulins. Dans le passé plusieurs familles en possédaient un. Puis on bâtit un four communautaire à La Veulla, aujourd'hui démolit mais substitué en 1976 par un beau four consorcial utilisé à tour de rôle par les usagers. Au cours de l'été et surtout dans les jours qui précèdent la Noël le four se réanime et de son antre fumant ressortent les pains de seigle et de froment qui parfument et qui font la joie des familles et des touristes, toujours plus gourmands des produits locaux. Peut-on espérer que cela puisse faire naître des vocations et revoir des champs ensemencés ?

Ce village était renommé aussi pour d'autres produits : ses beaux poireaux qu'on cultive encore et pour ses fèves. Ces dernières ont fourni dans le passé un plat local : la favò, dont les ingrédients sont les fèves, des pâtes, du pain, du fromage et, parfois, un morceau de saucisse. Un mets jadis du pauvre paysan devenu aujourd'hui un plat riche et gourmand qui est à l'origine d'une fête annuelle, "La Favò d'Ozein", manifestation appréciée de plus en

plus par les autochtones et par les touristes dont certains arrivent même de très loin pour déguster ce plat !

III

Aymavilles ne manque pas d'individus qui se sont distingués dans différents domaines. Voici un intellectuel : Claude-Joseph Teppex que nous avons déjà entrevu comme bienfaiteur de la jeunesse d'Ozein.

Né à Saint-Martin d'Aymavilles en 1821, décédé à Gressan en 1892, il a été l'un des personnages remarquables du pays. Prêtre en 1844, directeur du Petit Séminaire en 1847, curé de Gressan pendant 39 ans (1853-1892), chanoine honoraire de la collégiale Saint-Ours en 1859, chargé de nombreuses fonctions importantes à l'intérieur de l'Église valdôtaine ainsi que dans le domaine de l'instruction primaire, membre de la prestigieuse Académie Saint-Anselme d'Aoste, cet ecclésiastique fut un véritable « abbé savant » à qui l'on doit plusieurs écrits parmi lesquels un ouvrage scientifique sur l'endiguement de la Doire. Imaginons maintenant de le rencontrer et de l'interviewer sur son village chéri d'Ozein. En tirant ceci de son manuscrit *Éléments pour l'histoire d'Aymavilles* de 1878, voilà ce qu'il nous dirait :

« Ozein est un des sites les plus pittoresques et les plus enchanteurs qu'on puisse trouver. Il présente une colline formée tantôt de nombreux champs qui fournissent en abondance la féculieuse pomme de terre et le seigle d'une excellente qualité, tantôt des riantes prairies émaillées au printemps de mille fleurs aux couleurs variées et au parfum qui embaume de toute part. Ces prairies sont couvertes en automne de nombreux troupeaux au milieu desquels vous voyez le taureau à l'œil furieux et à la corne menaçante, la génisse qui fournit un lait écumeux, l'agneau timide à côté de la brebis qui lui donne le jour et dont la toison soyeuse est plus blanche que la neige que l'hiver étend sur la nature comme un manteau protecteur des semences qui lui sont confiées, la chèvre pétulante que Virgile aimait tant mener paître au sommet des rochers, et le bouc à longue barbe que le poète de Mantoue appelait l'homme du troupeau.

La colline d'Ozein est cultivée jusqu'à sa plus haute cime ; aussi l'œil s'y repose-t-il avec une délicieuse satisfaction.

Quand, le matin, le soleil fait son entrée sur l'horizon, quand ses yeux étincelants commencent à remplir le monde de ses feux, il en projette des gerbes si harmonieuses sur les côtes d'Ozein que ce ne sont que flet et reflets, qu'étincelles scintillantes, que jets de lumière, que bonds et scintillements qui éblouissent les paupières... Les régions supérieures des deux versants sont couvertes d'épaisses forêts qui fournissent de beaux bois pour la charpente et la menuiserie... Le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre sont cultivés partout, mais surtout dans la région supérieure, dont leur abondance constitue la richesse. »

Mais, laissant de côté la vision poétique de cet ecclésiastique et passant à notre époque, voici

deux Aymavillois qui nous racontent leurs impressions d'anciens habitants d'Ozein : Alidoro Giovanni Vairetto, dit Ninetto, (classe 1930) et Oscar Charrère (classe 1938). Le premier a connu Ozein en 1950 où il était monté pour travailler ; là il s'est marié et il a fixé sa demeure en exerçant le métier de menuisier jusqu'à la fin de 1984 ; le second y est né et il y demeure encore actuellement.

« Lorsque je suis venu à Ozein il n'y avait pas encore l'électricité ni la route dont la construction n'a été terminée que vers 1963-1964 » me dit Ninetto et Oscar ajoute : « Le chemin muletier qui montait du chef-lieu était raide et pénible, surtout en hiver quand il fallait s'ouvrir un passage dans la neige, d'autant plus que les déplacements vers la Plaine étaient fréquents ». Et Ninetto : « Oui, c'était une pérégrination continuelle car il fallait descendre pour les travaux saisonniers et le plus pénible c'était pour l'arrosage car le temps de l'eau pour certains prés pouvait être aussi de nuit. Alors, la remontée était fatigante et dangereuse. Avec le bétail on descendait à la Plaine à la fin de l'automne et on y restait pendant un mois ou deux ; pour d'autres c'était pendant janvier et février. Puis on remontait. Il n'y avait que deux familles qui demeuraient à Ozein toute l'année, sans interruptions ».

« Au début, la population était encore nombreuse » affirme Ninetto. « On me racontait qu'au commencement du siècle passé il y avait 60 enfants à l'école ! De mon temps, le village était encore fortement habité ». « Certes, à la laiterie, située au-dessous des locaux de l'école, il y avait 42 numéros – ajoute Oscar –, c'est-à-dire que 42 familles y portaient leur lait qui était travaillé deux fois par jour, le matin et le soir, car le fruitier produisait la fontine » « Paradoxalement – continue Ninetto – le dépeuplement a commencé au début des années 70 ; on dirait presque que c'est la route qui a permis et facilité les départs. La nôtre était une vie "pastorale". Tous les habitants étaient des paysans. On élevait le bétail : de deux à quatre vaches voire huit ou neuf pour les rares familles qui avaient une assez grande propriété à la Plaine. On cultivait les quatre céréales. Mais il y avait aussi d'énormes champs de fèves et celles-ci étaient la base de notre plat favori, la favò, meilleure que celle qu'on prépare aujourd'hui. Elles ne nourrissaient pas seulement les gens mais aussi les animaux car une partie était moulue et une poignée de farine de fève mêlée à celle d'avoine formait un bon pàton pour les mulets (mais il y en avait que deux) et les vaches. Notre problème pour les prés et pour les champs de pommes de terre était le manque d'eau, obstacle qui a été dépassé lorsque vers le milieu des années 1980 le Consortium d'Amélioration Foncière a pu faire installer le réseau d'irrigation par aspersion. Ce système, utile et commode, a cependant aidé la disparition des céréales car beaucoup de champs ont été transformé en prés ».

« Nous pouvions moudre ici notre blé car il y avait un moulin qui a fonctionné jusqu'à 1984 – dit Oscar – et nous cuisions notre pain car il y avait quatre fours privés et un four communal. Tous ces fours ont cessé de fonctionner quand en 1976 on a inauguré le nouveau beau et grand four moderne en amont de Charrère ».

Il continue « Nous avons notre école. Elle était de celles dites subsidiées et de mon temps il n'y avait qu'une seule salle de classe pour tous les élèves, mais on ne pouvait la fréquenter que de la première à la troisième, car pour les classes de quatrième et de cinquième il fallait descendre à l'école communale du chef-lieu. Cela était pénible ». « Oui, mais plus tard ce système a cessé : mes enfants ont fréquenté ici toutes les classes l'école primaire » précise Ninetto.

« Ozein était une grande communauté, une famille. On s’entraidait car beaucoup de choses devaient être entretenues en commun : le four communal, le moulin, les sentiers, la chapelle, l’eau d’arrosage et les abreuvoirs, etc. et tous les travaux communautaires étaient exécutés par des corvées périodiques et cela renforçait l’esprit communautaire du village. Cette ambiance familiale se manifestait aussi pendant les veillées hivernales qu’on tenait dans les étables, tantôt d’un habitant tantôt d’un autre. Dans ces soirées les femmes filaient la laine et tricotaient ; les hommes travaillaient le bois car certains faisant des sabots qu’on vendait à Jovençan, à Gressan ou ailleurs pour avoir un peu d’argent » raconte Ninetto et Oscar ajoute : « On bavardait un peu de tout et nous, les enfants, nous apprenions un tas de choses. C’était la façon de transmettre de génération en génération l’histoire d’Ozein et de ses familles. On nous racontait aussi des légendes : celles des fées des balmes de Mont-Ros et de Cérignan, du rocher du diable au Bioley ou de l’ours de La Ronchaille... ». « Mais aussi les contes des revenants – l’interrompt Ninetto –, des diables et des sorciers de la “senagogga”, des maléfices jetés sur les personnes ou les animaux. Ces histoires apeuraient les enfants, mais les adultes aussi semblaient y croire. Mais toute crainte passait au moment du réveillon. Je me souviens que mon beau-père sortait un peu de pain de chez nous, de saucisse ou boudin, du fromage et... une bonne bouteille ! On fouettait la “fiocca”, mais cela assez rarement. Parfois quelqu’un jouait de l’harmonica et alors tout le monde dansait. Hélas, tout cela s’est perdu ! »

IV

Le vaste et complexe territoire d’Aymavilles, jadis peuplé d’épaisses forêts et donc riche en gibier, bien se prêtait à être colonisé par l’homme. En effet, des incisions rupestres et d’autres éléments montrent que ce pays plonge ses racines dans l’Antiquité. Rien, cependant, nous est donné de savoir qui furent ses premiers habitants et quelle activité ils exerçaient. Il faut arriver à l’époque romaine pour trouver des traces incontestables. La présence de ces conquérants sur le territoire est attestée par plusieurs trouvailles et par le haut aqueduc du Pont-d’Ael dont, cependant, la raison de la construction est encore aléatoire. D’après certains chercheurs il aurait été utilisé pour l’extraction du marbre bardiglio. Le haut moyen âge n’a pas laissé de traces ; elles ne se rencontrent que depuis le XII^e siècle.

Aymavilles fut caractérisée jusqu’à 1783 par sa division en deux communes et jusqu’en 1926 par la présence de deux paroisses. L’administration de ces dernières était caractérisée par le fait de ne pas posséder un territoire propre, mais d’avoir au contraire une juridiction personnelle sur les familles.

L’extension du territoire depuis les 610 mètres de la Doire jusqu’aux hauts sommets (2663 m de la Pointe du Drinc sur la rive droite de la Grand-Eyviaz ; 3968 m de la Grivola sur la rive gauche) caractérise ses zones de culture : prés dans la plaine, vignobles sur la colline, prés et champs au-dessus des mille mètres, puis les forêts et ensuite les pâturages des alpages. Parmi ces zones, l’une d’elle se caractérise de façon particulière : c’est le plateau d’Ozein. Ce gros village de moyenne montagne, fortement habité dans le passé et possédant son école depuis le XVIII^e siècle, a eu une agriculture florissante qui se signalait notamment par l’élevage des bovins et du menu bétail et par la culture des céréales. Jusque vers 1920-1930, ces dernières étaient encore cultivées à des altitudes élevées, telles qu’au Ronc-Perrin et à la



Grangette. Les champs avaient donc des temps différents d'ensemencement. Le regretté Émir Gerbelle, mémoire historique du pays, disait à ce propos : « A Sen Pantion [27 juillet] vagna pe lo sondzon ; à Sen Louèn [10 août] vagna pe lo menten ; à la Sen Gra [7 septembre] fo avèi tot tzavonà ». Ce dicton marque donc les temps de la semaille qui diffère d'après l'altitude.

Depuis la moitié du siècle dernier, Ozein a été marqué par un recul constant de sa population et par l'abandon partiel des zones cultivées à cause de la crise de l'agriculture valdôtaine. Heureusement, aujourd'hui, une petite inversion de tendance semble s'avérer. La récupération des vieilles maisons, la construction de maisons de vacance, le retour d'un petit nombre de familles pourront-ils lui donner une nouvelle vie ?



Operazione co-finanziata dall'Unione europea,
Fondo Europeo di Sviluppo Regionale, dallo Stato
Italiano, dalla Confederazione elvetica e dai Cantoni
nell'ambito del Programma di Cooperazione
Interreg V-A Italia-Svizzera

